

à un léger effort et s'ouvrir.

La porte ne céda pas.

L'inconnu tenta un nouvel effort, plus puissant que le premier.

La porte ne céda pas davantage.

L'inconnu se retira ; quelques instants il demeura au milieu de la rue, regardant de droite et de gauche si personne ne venait.

Puis il s'éloigna : il allait du côté de l'arsenal. Quelques moments après celui où sans frapper il avait poussé la porte, une des fenêtres basses qui, de l'auberge de la Croix-d'Argent, donnait sur les jardins, s'ouvrit mystérieusement.

Les volets tournaient sans grincer sur les gonds ; ils ne firent aucun bruit en venant s'appliquer contre la muraille.

Un homme, la tête couverte d'un épais bonnet de laine, regarda dans les jardins.

C'était le père Brulot.

Quand il se fut assuré que ni dans le jardin, ni d'aucune partie de l'auberge, personne ne le voyait, il passa par la fenêtre, élevée seulement de trois ou quatre pieds au-dessus du sol.

Une fois dehors, il marcha plus rapidement qu'on n'aurait dû le croire d'un homme gros et déjà âgé.

Au milieu de sa course, il s'arrêta.

Il avait cru entendre, du côté de la maison, un léger mouvement.

Il se retourna, regarda, écouta attentivement ; il ne vit rien du côté de l'auberge, rien dans le jardin : il n'entendit aucun bruit.

Il continua.

Arrivé près de la petite porte, à l'extrémité d'une longue allée de tilleuls, il tira une clé cachée sous ses vêtements.

La porte était fermée par deux forts verrous, et par une serrure. Il tira les verrous, il fit jouer la serrure.

La porte s'ouvrit.

Le père Brulot, le corps à demi sorti, regarda dans la rue. Il ne vit rien. Il repoussa la porte sans la fermer.

Il rentra dans le jardin : il s'assit sous un tilleul, sur un vieux banc de pierre.

Profitons de ce moment de repos pour jeter un rapide coup-d'œil sur les lieux où vont s'accomplir quelques-uns des événements de cette histoire.

L'auberge de la Croix-d'Argent était,

comme on l'a dit, située rue du Petit-Musc.

Elle faisait le coin de la rue de la Cerisaie. — Les rues du Petit-Musc et de la Cerisaie avaient une origine peu ancienne au XVIII^e siècle.

Au XIII^e siècle, entre la Bastille et l'église Saint-Paul, s'étendaient de vastes terrains déserts.

On les appelait communément le Champ-au-Plâtre.

Sous François I^{er}, l'arsenal fut établi dans la partie de ce vaste quadrilatère la plus voisine de la Seine.

Mais le 28 janvier 1562, les constructions de l'arsenal furent ruinées par l'explosion de vingt milliers de poudre qui y étaient déposés.

L'explosion cassa les verrières qui étaient un des plus beaux ornements de l'église Saint-Paul : les vitres de l'appartement qu'occupait à la Bastille le gouverneur de la prison, volèrent en éclats.

Le souvenir de cet événement était encore présent dans le quartier Saint-Antoine en 1789, époque où commence notre récit.

Henri IV fit relever l'arsenal.

Il fit planter le long de la rivière, en face la petite île Louviers, un mail.

C'était une longue allée d'arbres, dont les derniers étaient encore debout au commencement de la révolution.

En 1788, Louis XVI avait rendu une ordonnance par laquelle il ordonnait la démolition de l'arsenal.

Les motifs de l'ordonnance étaient ceux-ci : le roi disait :

« Le dessein de procurer du soulagement à nos peuples, en appliquant aux dépenses de l'état les revenus d'anciens établissements devenus inutiles, nous a déterminé à supprimer l'Arsenal de Paris près de notre château de la Bastille.

« Cet établissement essentiel dans son origine a cessé d'être nécessaire au moyen des fonderies, des forges et des manufactures d'armes et de poudre établies dans différentes parties du royaume.

« A ces causes. . . »

Mais on ne s'était pas encore mis à